

Petr Král

Hier, la nuit, le matin

À la fin du déjeuner, hier, j'ai aussi parlé un peu avec Mirek S.,
il piétinait au comptoir, est venu ensuite s'asseoir à table, d'une voix
plaintive
commanda *une bière !*; une lumière mate, coagulée, coulait sur sa face
d'ange massif au long d'une chevelure blonde,
un peu féminine alors que la tête renversée
légèrement il disait *La poésie, c'est fini ! J'en écris depuis trente ans,*
j'ai publié plus de dix recueils
que je sais tous assez bons, mais je n'ai pas d'écho, aucun écho
de ce que pendant des années je hurle et je graille à l'adresse du
monde – J'écoutais sans commentaire, me bornant à demander
par la suite ce que désormais lors de ses gardes solitaires
auprès d'une bière il allait faire dans les brasseries, au lieu de griffonner
des poèmes
au revers de ses tickets, comme avant.
Mais je le fais toujours, s'écria-t-il presque joyeux,
sûr, j'arrête seulement de publier,
tu comprends – aucun écho, alors à d'autres !
Quand on se quittait, il s'est levé et debout s'est écarté un peu
de son axe – vers l'avenir, il va de soi...
Les convives réunis dans un coin
à l'autre bout de la table s'étaient déjà ramassés, alors,
en un bloc d'après-midi tardif, avec la pénombre toujours plus épaisse
et le rouge qui se faisait noir
dans leurs verres ils avaient presque formé une masse unique,
d'où seul un geste ou le blanc d'un œil anonyme
jaillissait par instants vers l'extérieur. Quand avant mon départ
plusieurs mains, de là, s'élançèrent vers moi
je les ai serrées toutes, une par une,
aussi fort que j'ai pu ; mais je n'avais guère une poigne
de commandeur, un éperon tranchant taraudait le coude gonflé,
une seule poignée, au contraire, lui aurait suffi
pour m'envoyer au fond de la trappe.
Avec Mirek, on a aussi échangé quelques mots
sur Kafka, *Hors d'ici !*, citait-il un de ses textes,
quand j'eus fait seller le cheval et le valet me demanda où, en pleine
nuit,
je voulais aller, je lui dis hors d'ici ! Surtout
vider les lieux !

Plus tard dans la nuit, un train a marqué un arrêt
sur la pente derrière nos fenêtres ; longtemps on n'entendait que le

cliquetis
 de ses tôles et ses fers, jusqu'à la moindre pièce, aux derniers marteaux
 et étriers,
 comme s'il ne faisait que traverser sans fin.
 Puis j'ai écarté le rideau et l'ai vu bloqué sous les arbres, sans doute par
 la tempête, soufflant à vide.
 Dans la nuit éclaircie par la couche de neige (il en tombait toujours) la
 rame avait la netteté d'une vision,
 quand elle s'est remise en mouvement, les longs wagons-citernes
 pareils aux tronçons d'un grand
 mille-pattes noir roulaient de droite à gauche, du temps hors-temps des
 plaines
 de l'est vers l'avenir béant de l'occident, comme de simples tranches –
 cartouches – de vide durci. Au bout de la rame seulement de la
 lumière
 a surgi derrière la vitre d'un wagon vert sombre, inondant les lambris
 peints en blanc
 de la cabine d'un cheminot invisible, enfermé dedans pour la traversée
 du paysage d'hiver comme dans la cage mobile de sa destinée –
 (En rêve, rapport à on ne sait quel concert clandestin,
 on fut tous arrêté par les flics, arbitrairement
 mais non sans la glaçure d'une feinte politesse ;
jusqu'à lundi seulement, disaient-ils conciliants. Ce qui signifiait, bien
 sûr, que tu serais seule pendant tout le week-end ;
 ils ont aussi confisqué les morceaux de dinde qu'on rapportait tous à la
 maison.
 Il est vrai que même de cela, en apparence, ils envisageaient
 de nous récompenser ; en blouse blanche tachetée de rouge ils
 découpaient d'avance, pour nous,
 d'autres dindes. Par malheur ils les désossaient stupidement ;
 même en tant que bouchers, bien sûr, c'étaient des péquenots tchèques.
 – A ton tour, le regard de nouveau tout proche
 de la source, tu penseras, une fois réveillée, que pour passer la nuit
 d'hiver,
 les oiseaux disposent peut-être d'un arbre de sommeil spécial. Au
 sommet de celui derrière la vitre, plusieurs d'entre eux à présent
 pèsent parmi des brindilles enneigées comme de lourdes mottes noires.
 Le monde est toujours posément noir et blanc
 de ses fatalités et sanglant de l'impatient charpie du désir :
 tiges de jeunes filles vêtues de loques de dindes.)
 L'année commence à peine mais beaucoup partent déjà en voyage,
 Vít Z. même pour le seuil glacial des étendues de l'est
 avant que, passant par Berlin et l'opéra de Vienne, il se rende au
 Mexique
 dont il veut explorer à fond les pentes et les plaines,
 peut-être même y trouver l'opéra envahi de chardons
 (qui pourtant s'effrite quelque part au nord de l'Argentine).
 Notre propriétaire va directement à Ceylan, fuit la maison délabrée, le
 couloir devant son appartement que l'étai soutenant le plafond
 fendu change en galerie d'une mine abandonnée, pour pouvoir sur l'île,

loin de l'assaut des soucis,
gratter tranquillement son luth. Ici, la pente derrière la vitre demeure
enneigée,
la couverture répand sa blancheur sur la chaise de rotin
en méandres moelleux,
le carrelage du blanc établi dans la cuisine, chaque fois qu'un tram
passe devant la maison,
grelotte un peu comme une dentition traversée d'une crampe lointaine.

(Prague, le 10 janvier 2010)

Petr Král est né en 1941 à Prague. D'abord proche du surréalisme, il fit des études de cinéma avant de rejoindre Paris en 1968. Il est retourné vivre en Bohême en 2006. Poète (dont 3 recueils publiés par Obsidiane, le dernier étant *Pour l'ange* en 2007), essayiste, traducteur, il écrit et publie alternativement en tchèque et en français. Il est aussi l'auteur de plusieurs anthologies de la poésie tchèque.